

EXCURSIONS ARCHÉOLOGIQUES ET ARTISTIQUES

DE LA SOCIÉTÉ

EXCURSION DE LARCHANT ET DE NEMOURS

(6 juin 1908).

I

Mieux que les voitures stipulées au pluriel dans la lettre de convocation, c'était une voiture unique qui, à la gare de Nemours, à l'arrivée du train de neuf heures et quart, attendait les excursionnistes pour les conduire à Larchant. Le véhicule, au surplus, était spacieux et commode. La forme en avait été établie comme pour inviter à se mettre de la partie toutes les brises d'une délicieuse matinée de fin de printemps. L'agencement intérieur, tout en garantissant l'essentielle solidarité du groupe, permettait néanmoins aux individus de se distribuer selon leurs affinités mutuelles, leurs méthodes personnelles d'orientation, ou encore selon la manière dont ils entendaient occuper les minutes du trajet. La vitesse des chevaux fut modérée de façon à ne pas contrarier la loisible contemplation d'un paysage plaisant et varié, et l'indulgence de l'allure parut agréer en outre à certains zélateurs qui, tout de suite, s'étaient organisés en quadrilles pour instaurer des rites pratiqués d'habitude dans des conditions plus sédentaires. Tous, d'ailleurs, et ceux-là même que leur geste semblait en ce moment éloigner le plus du souci des choses de l'archéologie, s'unirent dans la même exclamation émerveillée, quand, à une déclivité du plateau, les guetteurs des banquettes d'avant signalèrent Larchant et sa haute tour ébréchée.

Le spectacle est frappant. A la base du monument, les maisons qui se pressent ont l'air d'un troupeau serré autour de son berger. Les toits prochains, comme indifférents à la lumière du

soleil qui s'y joue, semblent avoir assorti leur coloration au ton des vieilles pierres patinées par les siècles. L'ordonnance de l'ensemble rappelle, dans un résumé pittoresque, l'histoire même du bourg, et, en s'approchant de la ruine encore dominatrice, le voyageur d'aujourd'hui ressent quelque chose de l'émotion qui faisait s'arrêter le pèlerin ravi, quand, au terme de sa quête pieuse, il voyait se dresser, dans sa majesté soudaine, le beau moustier de monseigneur saint Maturin.

La caravane alla, sans désespérer, se mettre sous les ordres de M. Eugène Thoison. L'éminent archéologue, en effet, avait bien voulu promettre à la Société un concours qui est la condition nécessaire de toute visite profitable de l'église de Larchant. Dirigé par lui, on fait le tour de l'édifice. On admire le portail ouest, splendide toujours dans son état de délabrement, le porche dont la décoration est d'une surprenante richesse, la tour érigeant d'un air d'orgueil, ainsi qu'un vétéran mutilé, son front qu'on dirait sabré d'un coup gigantesque. L'opulence de cette architecture, décidément insolite pour peu que l'on soit informé que l'église dédiée à saint Maturin est, non pas une abbatale ou une collégiale, comme une notion erronée en circule, paraît-il, mais une simple paroissiale, ces dimensions hors de tout rapport, dès lors, avec le nombre d'habitants que le bourg, à en juger par les conditions de son emplacement, pouvait contenir aux jours de sa plus grande prospérité, et puis ces injures violentes dont les marques sont là béantes, tout cela appelle des questions, et M. Thoison, qui les pressent, y répond par avance. On apprend que l'édifice fut fondé avec les dons des pèlerins que le bruit des miracles opérés au tombeau du saint attirait en foule. Plus tard et concurremment, la munificence des chanoines de Notre-Dame de Paris, seigneurs temporels du lieu et qui, profitant de l'affluence des étrangers, avaient intérêt à développer ce moyen de séduction, l'acrerut encore et l'embellit. Ensuite se succèdent les péripéties de la décadence. C'est l'incendie de 1490. Au siècle suivant c'est les ravages des huguenots, lesquels, pour comble de désastre, dispersent les précieuses reliques. En 1674, un formidable ouragan multiplie les dégâts et prépare l'effondrement de la tour. La mesquinerie mercantile des marguilliers, au temps de la Restauration, aurait anéanti ce qui reste de la nef si la solidité du mortier du ^{xiii}^e siècle n'avait découragé les carriers à qui les

vieux murs avaient été vendus comme matériaux. L'ère des dangers n'est pas passée pour le glorieux monument déjà si éprouvé. Si les catastrophes retentissantes ne se sont plus produites, les éléments continuent d'exercer sur ces débris, livrés presque sans défense à leurs entreprises, une action lentement destructive dont un ami anxieux, comme M. Thoison, perçoit l'effet journalier, et de récentes dégradations dont les figures du porche ont été victimes attestent encore la malfaisance de jeunes vandales.

Tandis que la nef et ses dépendances sont abandonnées à leur destin de ruine magnifique, le transept et le chœur, celui-ci flanqué d'une abside supplémentaire, ont été clos et servent aujourd'hui au culte. L'intérieur de ce temple tronqué reste singulièrement imposant. On y remarque un superbe retable en pierre, recouvert d'un bien malencontreux badigeon. Quelques statues, de facture naïve, rappellent les circonstances dont la tradition a fourni la vie du saint titulaire de l'église. M. Thoison, qui, dans un livre définitif, a étudié la légende de l'apôtre du Gâtinais, qui a déterminé l'histoire et la géographie de son culte et débrouillé l'abondante iconographie qui s'y rattache, interprète ces images avec la circonspection qui convient au sujet.

L'ascension de la tour tente les plus hardis de la bande, et les autres sont vite entraînés par le mouvement. Justement, un ouvrage de charpente, établi pour quelque travail de réparation, va faciliter l'accomplissement de cet exploit gymnastique. Grâce à ce secours, la rude escalade s'adoucit en une grimpette de père de famille, et voilà qu'à son faite l'échafaudage se couronne d'un chemin de ronde et, comme pour tenir lieu de la plate-forme écroulée, procure aux *recordmen* un observatoire de tout repos. On voit se dessiner avec netteté l'espèce de conque au fond de laquelle est bâtie la minuscule cité. Les maisons gardent toujours leurs façons d'ouailles dociles. Des villas modernes, en leurs toilettes profanes, se tiennent à l'écart, comme si elles observaient une distance liturgique. Et, tout autour, les masses de rochers s'étagant parmi les arbres grêles font à ces fabriques un paysage d'un charme original et captivant.

M. Thoison nous reconduit à son logis, dont il a fait un véritable musée d'histoire locale, composé avec critique et aménagé avec coquetterie. Des monuments et des documents, d'époque

et de nature diverses, provenant de Larchant ou s'y rapportant, y sont rassemblés. Cela commence aux produits de l'industrie des habitants primitifs. Des fragments de la parure lapidaire que le bourg affichait au temps de sa splendeur, reconquis sur le remblai, occupent les places d'honneur. Tout ce que les actes notables ou singuliers de la vie civique et privée ont laissé de traces écrites ou imprimées a été recueilli et classé, et les pièces d'hier ont l'air d'attendre celles de demain qui viendront s'ajouter à elles. On revit là, comme en un microcosme, la longue chronique de ce coin de terre. L'empressement des étrangers au tombeau du saint patron, qui en est le fait capital, est rappelé dans cette collection par des témoins curieux. On sait que la dévotion voyageuse du moyen âge suscita, autour des sanctuaires, un commerce spécial dont les objets, en raison de leur menuité et de leur banalité même, échappèrent rarement à la destruction. Grâce à une chance qui est le privilège de la patience intelligente, M. Thoison a réussi à constituer toute une série de la pieuse camelote qui se débitait aux pèlerins de saint Maturin.

La contrainte de l'horaire nous fait accélérer notre examen. En vérité, c'était chose pénible et, à un point de vue, presque inconvenante que de rationner ainsi son plaisir, comme une bande de touristes à qui quelque agence Cook a compté peu généreusement les minutes, de passer à la hâte devant ces tableaux et ces vitrines, de laisser se refermer, aussitôt qu'entr'ouverts, ces tiroirs et ces cartons, si gros de promesses. Ceux des organisateurs de l'excursion qui étaient présents se sentaient un peu confus d'avoir ainsi frustré la curiosité de leurs collègues, en réduisant la visite de Larchant à une sorte de lever de rideau, quand, avec les surprises complémentaires que nous réservait l'obligeance de notre guide et notre hôte, elle eût largement rempli le programme d'une journée. Du moins espérons nous décider M. Thoison à nous accompagner à Nemours. Ce n'était pas le sortir de ses États. Il s'en excusa par des raisons devant lesquelles nous dûmes nous incliner.

II

Le point de ralliement, pour la seconde partie de l'excursion, avait été fixé à l'hôtel de l'Écu de France, à Nemours. D'autres

voyageurs, fraîchement débarqués, y attendaient leurs camarades au retour de Larchant, et ceux-ci, sans trop s'entler de la qualité de romieu ou de hadji qu'ils venaient de gagner dans leur matinée, fraternisèrent avec eux le plus égalitairement du monde. On se mit à table avec l'ardeur que l'heure et la performance accomplie comportaient et avec la confiance que justifiait un couvert agréablement dressé.

Généralement, les hôteliers sont pleins d'égards pour les Sociétés d'archéologie en tournée qui recourent à leurs offices. Ils n'ignorent pas que les motifs qui les amènent n'excluent ni l'appétit ni une gourmandise raisonnable et qu'un préalable repas copieux et soigné est parfaitement compatible avec la jouissance de spectacles d'art et l'acquisition de renseignements historiques. Sans doute, ils ont fait cette réflexion que ces explorateurs du passé, dans leurs études de dipnologie rétrospective, ne se bornent pas à considérer les seuls banquets spartiates ou bien le pain sec des pères du désert, mais que les exploits de la dynastie des Apicius sont capables également d'exciter leur intérêt. Aussi s'ingénient-ils pour satisfaire des appréciateurs délicats dont le suffrage est d'autant plus flatteur que les points de comparaison auxquels il se repère s'échelonnent sur plusieurs dizaines de siècles. Et ceci rend leur zèle particulièrement méritoire, que leurs clients d'un jour, traditionnalistes convaincus, ont affirmé par avance la prétention de ne pas dépasser les tarifs débonnaires qui avaient cours dans la vieille province française.

Ce pacte passé entre l'art culinaire et la science archéologique, il n'était guère à craindre que l'Écu de France s'avisât de le violer. L'Écu de France de Nemours est, en quelque sorte, une institution historique : il est consacré par une renommée quasi proverbiale et il peut même produire à sa recommandation un certificat, rédigé en termes sibyllins, de Victor Hugo. L'exemplaire hôtellerie s'appliqua à ne pas démentir son illustre garant. Bien mieux, à l'apport substantiel attendu elle ajouta la surprise d'une mise en scène raffinée : l'action gastronomique se déroula parmi les accessoires que le goût moderne emprunte au décor des festins anacréontiques ; d'irréprochables plats furent servis sur une table galamment enguirlandée. Notre ordinaire chansonnier nous manquait seulement pour célébrer, comme il eût convenu, en des rimes

de joie et de printemps, l'alliance de Comus et de Flore faisant fête à Clio.

M. Ernest Marché, le peintre distingué, président de la Société des Amis du Vieux Château, et M. Ardail, conservateur du Musée, à qui nous avons demandé, comme aux personnes les plus autorisées, de diriger notre visite de Nemours et qui avaient accepté cette mission de la meilleure grâce du monde, avaient bien voulu, en s'asseyant à la table de leurs disciples temporaires, donner à ceux-ci une marque initiale de bonne camaraderie. L'occasion était bonne pour nous de commencer notre instruction. En pendant à la carte des mets, spirituellement illustrée, une main prévenante avait placé devant chaque convive un livret à la couverture attrayante, tel qu'en publient aujourd'hui, à la louange des pays sur lesquels ils cherchent à attirer l'attention des touristes, des groupes d'artistes et d'érudits, des ligues de commerçants ou, parfois, des coalitions des uns et des autres. Tandis qu'on s'apprêtait à réaliser graduellement les divers articles du menu, il était naturel qu'on donnât aussi un coup d'œil au document symétrique. L'opuscule est édité par l'Association syndicale du Commerce et de l'Industrie du canton de Nemours. Le titre en est baigné dans la lumière d'une prestigieuse aquarelle : cela représente le château de Nemours se dégageant de la verdure environnante et mirant dans les eaux du Loing ses tourelles ensoleillées, et c'est signé, précisément, du nom d'Ernest Marché. L'image excite tout de suite la verve questionneuse des assistants, et voici notre aimable commensal sommé d'inaugurer prématurément et dans une attitude insolite, le cicéronat qu'il avait assumé. M. Marché se prêta avec toute la complaisance imaginable à ce rôle de conférencier d'entre les pocules. Au fait, il songeait sans doute que, puisqu'il s'était engagé à faire, dans son après midi, tout un cours d'histoire et d'art, il était peu probable qu'il retrouvât à aucun autre moment son auditoire dans d'aussi favorables conditions de cohésion et d'immobilité. D'ailleurs, ces préludes didactiques ne nuisirent pas davantage à la libre fusion des propos ni à la cordialité du ton général que la vue des fleurs éparpillées sur la nappe n'avait contrarié la satisfaction de besoins plus positifs.

Au dessert, M. Sénéchal, président de la Société, au nom de

ses collègues et au sien, remercie M. Marché et M. Ardail de l'empressement qu'ils ont mis à obtempérer à la déférente réquisition qui leur était adressée et, plus immédiatement, de la simplicité toute cordiale avec laquelle ils se sont laissés persuader de se joindre à leurs élèves en expectative, dans la circonstance la plus propre à favoriser la conception d'une mutuelle sympathie. Leur présence à ces agapes familières est un gage d'amitié dont chacun des assistants sent vivement le prix, et elle serait d'un heureux présage pour la suite de la journée si un doute avait jamais pu naître dans l'esprit de quiconque sur le succès d'une entreprise remise en de telles mains.

M. Sénéchal demande la permission de raconter à sa manière, c'est-à-dire d'après des notions qu'il a recueillies de son côté, les faits récents qui ont procuré au château de Nemours la tenue et la qualité en lesquelles il va se présenter tout à l'heure. Il aborde là un thème qui paraît réservé aux informateurs spéciaux dont la Société a eu la bonne fortune de s'assurer le concours ; mais il s'agit d'un épisode de l'histoire locale où ceux-ci ont été acteurs principaux : il serait à craindre que, dans le récit qu'ils en feraient, leur modestie ne leur conseillât d'omettre ou de diminuer le rôle qu'ils y ont joué, ce qui aurait pour conséquence d'en fausser légèrement le caractère.

Il n'y a pas bien longtemps, lorsque certains actes de l'administration nationale ou départementale prenaient place à Nemours, lorsque, par exemple, le conseil de revision du canton y tenait sa session annuelle, les représentants de la cité ne manquaient jamais de montrer aux fonctionnaires étrangers venus à ces occasions les curiosités de l'endroit. Naturellement, le vieux château était le clou de ce « tour du propriétaire ». Du plus loin, le monument frappait l'attention par sa masse imposante. Les habitants étaient vivement félicités de posséder un spécimen aussi complet de l'architecture militaire du xiv^e siècle. « Quel superbe hôtel de ville cela ferait ! » s'exclamait l'un, haleté apparemment par le souvenir de Bangé ou de Gordes. « Quel musée ! » surenchérisait l'autre, songeant plutôt à Vitré ou à Langeais. Pourtant, ce n'était pas sans une inquiétude visible que les cicerones municipaux recevaient le compliment. Comme on approchait, on eût dit même qu'ils voulaient, par de savantes précautions oratoires, amortir le coup d'une désil-

lusion possible. Et voilà que l'accès des bâtiments allait commander encore d'autres précautions d'un ordre plus vulgaire ! L'intervention combinée de Vaubans d'occasion avait créé autour de la forteresse médiévale tout un système de défense secondaire que, pour le coup, l'hercotectionique primitive n'avait pas prévu. Quant au dedans, il révélait un délabrement vraiment navrant. L'usage qui en était fait devait être bien intermittent, car personne ne savait trop au juste si l'on avait affaire à une prison ou à une salle de bal. En réalité, par suite d'une tolérance sans doute immémoriale, les appartements du rez-de-chaussée et du premier étage étaient devenus l'hôpital ou plutôt le cimetière du gros mobilier communal, et, à moins de travaux de déménagement herculéens, cette affectation les rendait manifestement impropres à tout autre service simultané.

Ce n'est pas, certes, que les magistrats à qui la ville de Nemours s'en remettait du soin de sa beauté et de sa gloire fussent restés indifférents à ce scandale. Tous les maires de Nemours, l'un après l'autre, s'étaient, paraît-il, préoccupés des moyens d'assurer au château un sort qui ne fût pas indigne de son passé. Plusieurs fois, des architectes accrédités avaient été interrogés à ce sujet ; des devis approximatifs avaient été établis : chaque consultation avait produit ce résultat de refouler, pour un temps, les bonnes intentions de l'édilité. Sans doute, la ville de Nemours jouit de finances prospères, mais, tout de même, les sommes qu'elle emploie à sa parure sont limitées par la raison, et l'on conçoit fort bien que, si vif que fût leur souci de sauvegarder et de rehausser la maîtresse pièce du patrimoine monumental de la cité, des administrateurs prudents aient reculé devant une dépense qui, telle qu'elle était chiffrée par les hommes de l'art, eût fait réfléchir un pharaon d'Égypte. Décidément, la cause du vieux château de Nemours semblait bien désespérée.

Plus récemment, Nemours fut le théâtre d'une pompeuse cérémonie civique. Un ministre, le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts justement, vint la présider. L'itinéraire du cortège officiel comportait un arrêt au château. Parmi les figurants, l'un au moins était en mesure, croyait-il, grâce à des souvenirs datant de quelques années, de se former une image de l'« attraction » promise. De très bonne foi, il pensait que cette station avait été réglée de manière à exciter, en faveur

du monument disgracié, la commisération du ministre, dispensateur des largesses gouvernementales. Point du tout ; le château de Nemours n'avait besoin de personne désormais. A l'émerveillement de tous, le fier logis seigneurial apparut dans un parfait état d'entretien, et un musée avenant y était installé. Pour celui qui en était resté au majestueux cloaque de tantôt, la transfiguration tenait de la fantasmagorie. Il songeait à ces allées d'arbres séculaires que, sur un souhait de Louis XIV, des courtisans à l'obéissance prompte faisaient, raconte-t-on, surgir en une nuit, ou bien à ces villages d'églogue que l'industrie adulatrice de Potemkine improvisait, dans la steppe russe, tout le long du chemin de la grande Catherine, et il ne doutait pas que, pour complaire à un hôte de marque, les magiciens de Nemours n'eussent accompli un prodige pareil.

Le miracle ne tarda pas à être expliqué de la manière la plus naturelle du monde. Quelques habitants à l'âme généreuse s'affligeaient de l'abandon où était tombé le monument qui symbolisait, à leurs yeux, la personnalité historique de la cité. A réfléchir aux moyens de le relever de sa déchéance ils se persuadèrent que la tâche n'était pas au-dessus des forces locales. Puisque la timidité inhérente à la charge d'un mandat public avait jusque-là retenu l'élan des municipalités, ils résolurent de tenter l'aventure à leur mode et à leurs risques. Une société se forma dans le dessein de secourir, de cultiver le vieux château et, en un mot, ainsi que l'indique le titre qu'elle s'est donné, de lui rendre tous les bons offices qui ressortissent à l'amitié. Les abords furent purgés des dépôts qui les déshonoraient. Si la vérification du gros œuvre ne servit qu'à faire apparaître la sincérité de la maçonnerie primitive, la ruine de la toiture nécessita une réparation sérieuse. Lorsque les appartements furent débarrassés, l'on procéda à la toilette intime de l'édifice. Dans cette multiple besogne, chacun, selon son métier et ses aptitudes, s'était adjugé sa part. Des auxiliaires moins professionnalisés, s'armant de la pelle ménagère ou du balai domestique, s'acquittèrent allègrement des plus viles corvées ; d'autres prêtèrent le concours de leurs bras vigoureux. Les salles une fois nettoyées et aérées, on s'occupa de les garnir. Un enfant de Nemours, statuaire émérite, y vida son atelier. Un autre, qui avait consacré sa vie aux recherches préhistoriques, y exposa la série complète de ses trouvailles. Entre ces

deux lots, empruntés aux âges extrêmes de l'humanité et à des catégories de l'art difficilement rapprochables, il y avait place, semblait-il, pour une infinité d'exemples intermédiaires, et un musée jalonné de la sorte s'annonçait comme un musée passablement éclectique. Les collectionneurs de la ville se dessaisirent à son profit des pièces les plus rares de leurs cabinets, et l'indépendance des donateurs créa la diversité des objets. L'un des promoteurs de l'entreprise versa une incomparable suite de gravures modernes. Des peintres de talent, parmi ceux qui affluent à Nemours et dans la campagne prochaine, des maîtres fameux, en souvenir de villégiatures passées, s'empressèrent d'envoyer un tribut au chef-lieu d'une contrée dont le paysage avait charmé leurs promenades et offert des motifs à leur inspiration.

Aujourd'hui, le rêve des patriotes nemouriens est réalisé. La maison des fondateurs de la cité a recouvré sa pleine valeur décorative et a été pourvue d'un emploi qui s'accorde parfaitement avec sa dignité. Ce beau coup double est le fait des seuls citoyens, encouragés et aidés par l'autorité municipale. Aucune puissance supérieure n'a été mise en jeu ; aucun membre de l'Institut n'a été dérangé. Nemours *ha fatto da se*, absolument. La transformation fut opérée avec une rapidité telle, qu'un voisin, qui, en somme, n'avait point rompu ses communications avec la cité gâtinaise, en fut frappé comme d'un tour de prestidigitation. Enfin, ce qui vaut d'être mentionné, quand ce ne serait qu'en démenti des estimations magistrales dont s'effraya autrefois la responsabilité des mandataires de la commune, la note à payer n'excéda pas sensiblement la somme qu'un bourgeois honnête consent à dépenser pour remettre en état de décence l'immeuble qu'il a hérité de ses aïeux.

Le Bureau de la Société d'Archéologie de Seine-et-Marne, en organisant l'excursion d'aujourd'hui, a obéi au vœu unanime de ses commettants. Ceux qui ont pu répondre à l'appel lancé ne sont pas seulement désireux d'examiner un ouvrage remarquable de l'architecture féodale et de passer en revue un musée intéressant. Ils tiennent aussi à remplir un devoir de haute solidarité en félicitant les gagnants d'une des plus brillantes victoires que, dans la zone de leur attention, l'effort privé ait remportées, sur le terrain de l'archéologie et de l'art. En outre, lorsqu'ils travaillaient à illustrer le vieux château, lorsqu'ils

s'occupaient de centraliser dans un asile privilégié les chefs-d'œuvre de l'activité artistique circonvoisine et les épargnes de la curiosité locale, les amateurs de Nemours accomplissaient deux actes qui dépendent essentiellement du programme que la Société d'Archéologie s'est tracé. En venant, sous la direction de ceux qui y ont le plus puissamment collaboré, se rendre compte des conditions d'œuvres analogues à celles qu'elle rêverait d'entreprendre, c'est une leçon qu'elle entend prendre, à l'école la meilleure qui soit, l'école de l'expérience et du succès.

En terminant, M. Sénéchal boit à la prospérité de la Société des Amis du Vieux Château et à la santé de son sympathique président, M. Ernest Marché.

M. Marché remercie le Président des vœux que celui-ci vient d'exprimer. Il déclare que c'est avec la plus vive satisfaction qu'il se dispose à faciliter à des amateurs attentifs l'exploration du domaine archéologique et artistique de Nemours. Il confirme, dans ses traits généraux, le récit qui vient d'être fait de la métamorphose du château et de la genèse du musée. C'est un plaisir pour lui de noter avec quel empressement et quelle fidélité la chronique régionale enregistrait les fastes de la petite cité. Après avoir rappelé que, dans la double entreprise dont les résultats vont être soumis à l'examen des visiteurs, le mérite de l'initiative et l'honneur du succès doivent être rapportés principalement à M. Sanson, le sculpteur éminent et le bon citoyen, il ajoute que la population tout entière, d'un élan unanime, s'associa à cette œuvre patriotique et qu'il n'est pas un habitant de Nemours qui n'ait plus ou moins droit à sa part du triomphe final. La jeune Société des Amis du Vieux Château a aussi, dès son début, reçu du dehors des marques d'intérêt et de sympathie qui ont été pour elle une récompense et un encouragement : aucune ne lui fut plus précieuse que celle que lui apporte en ce moment la doyenne des sociétés savantes du département de Seine-et-Marne.

Reprenant la parole, M. Sénéchal, au nom des convives, adresse un salut à M. le docteur Dumée. Cette circonstance que M. le docteur Dumée porte la même cocarde ¹ que les excur-

¹ « Cocarde » est ici au figuré. M. le docteur Dumée, non plus que ses compagnons de table, ne portait aucune espèce d'insigne.

sionnistes ne doit pas faire oublier à ceux-ci qu'à Nemours il les domine de toute la hauteur de sa compétence locale. Lui aussi a été un promoteur convaincu et un ouvrier actif de la restauration du château; tout à l'heure il renforcera les cicérones attitrés, et, comme eux, il est de ceux que l'on peut en toute assurance remercier par anticipation. En attendant, il a d'ores et déjà acquis des droits certains à la reconnaissance de ses collègues. Il ne contesta pas un instant que sa qualité de membre résidant à Nemours lui conférât en cette occasion la fonction d'intendant de la Société. C'est lui qui a négocié la composition et surveillé la mise en scène de l'actuel prologue, et ce sont les effets de son ingérence que l'on est en train d'apprécier. La bonne fée qui préside au développement de la Société d'Archéologie semble, dans le canton de Nemours, s'être inquiétée davantage de la qualité des recrues que du nombre des enrôlements. La branche nemourienne de l'arbre seine et marnais porte une fleur gracieuse, mais unique. Du moins, c'est une aubaine pour une compagnie volontiers voyageuse que d'avoir dans une des villes les plus attractives de son territoire un représentant aussi dévoué, dont le multiple dévouement masque aussi heureusement la singularité.

M. le docteur Dumée dit avec quel plaisir il avait appris le projet de ses collègues de visiter la ville de Nemours. Il se déclare heureux d'avoir pu leur rendre quelques services, un peu en dehors ou, si l'on veut, en annexe de l'archéologie. Par exemple, il leur demande la permission de rester sous ses lauriers d'architriclin et de laisser aux guides plus autorisés que sont M. Ernest Marché et M. Ardail tout le soin de leur signaler et de leur expliquer les antiquités et les curiosités de l'endroit.

Répondant à une remarque, qu'il juge insidieuse, du Président, il reconnaît qu'il est en effet le seul habitant du canton de Nemours dont le nom soit inscrit actuellement sur la liste des membres de la Société d'Archéologie. Assurément, cet isolement n'est pas l'indice d'un prosélytisme bien ardent, ou, du moins, bien efficace. Il allègue à sa décharge que, pendant un temps, la vieille association avait un peu cessé de faire parler d'elle et que sa silhouette ne se profilait plus qu'assez vaguement dans les brumes du lointain. Maintenant qu'elle a secoué sa torpeur et qu'elle se manifeste avec éclat, il ne doute pas

que les charmes qu'elle étale ne causent bientôt des ravages dans les cœurs de ses compatriotes. Il souhaite que ses collègues, mis en goût par les délices de la Capoue gâtinaise, renouvellent, dans un avenir prochain, la promenade d'aujourd'hui, et, cette fois, il s'engage à accueillir les arrivants de la métropole au milieu d'une colonie respectable.

Le déjeuner fini, la troupe se remet à la discrétion de ses chefs. A peine a-t-on fait quelques pas hors de l'hôtel, que le château apparaît, avec son pavillon flanqué aux angles de quatre tourelles trapues et, un peu à l'écart, le massif donjon carré. L'ensemble est dénué de grâce, à coup sûr, mais non de majesté. Cela donne un tableau très suffisamment romantique, pour peu qu'on ait éliminé par la pensée certaines additions, telles que le portail extérieur et le perron, que l'édifice a subies au xv^e siècle, alors qu'il était le siège de l'administration du bailliage. Quelques visiteurs s'arrêtèrent à considérer ces ouvrages adventices plus longuement que ne le commandait, semblait-il, une exacte justice distributive, et leur station indue eût dénoncé un défaut de discernement archéologique ou un excès d'éclectisme vraiment impardonnables, si l'événement n'avait bientôt démontré qu'elle était déterminée par tout autre chose que par une préoccupation studieuse ou esthétique. Pur subterfuge de sybarites. Il était à remarquer, en effet, que ceux-là qui paraissaient prendre le plus d'intérêt aux exemples de l'art néo classique étaient absorbés en même temps par une fonction qui, d'ailleurs, d'après le rituel viril, était bien celle que le moment comportait. A voir l'air contraint dont, sur le pas de la porte, ils congédièrent un cigare qui n'avait point tout à fait épuisé ses facultés béatifiques, il devint clair comme le jour que ce que ces amateurs appréciaient surtout dans les détails, légitimes ou non, de l'architecture externe, c'en était moins le mérite intrinsèque que certaines compatibilités qu'en offrait la contemplation.

Il avait été convenu qu'on procéderait à la visite analytiquement, c'est à dire qu'on explorerait d'abord les bâtiments pour s'occuper ensuite des collections qui y sont renfermées. Mais le moyen de passer, sans s'y arrêter, devant l'œuvre du maître statuaire Sanson, qu'on rencontre dès l'entrée? Aussi la méthode disjonctive est-elle abandonnée à la première épreuve :

sans grand dommage, d'ailleurs, pour l'explication, tant l'érudition de nos cicerones court avec agilité d'un sujet à un autre.

M. Sanson a donné au Musée naissant la série complète de ses maquettes. On trouve là réunies, dans leur premier état, les créatures qu'il a introduites dans le monde de l'art. Ainsi présentées, plus près du pouce générateur, ces figures semblent douées d'une vie plus intime et plus intense que sous la forme définitive que le marbre ou le bronze leur donneront. Chaque esquisse manifeste avec plus d'évidence l'âme individuelle que l'artiste lui a voulue, mais en même temps, malgré la diversité des traits, de l'expression et du geste, on distingue mieux qu'on ne l'eût fait dans un assemblage de statues, l'espèce d'air de famille qui relie entre elles les conceptions d'un même cerveau et les réalisations d'une même main.

La salle du premier étage a tout à fait grand air avec sa cheminée ancienne et les hautes tapisseries qui recouvrent ses murs. Dans une galerie latérale est exposée la suite de gravures modernes réunie par M. Ardail. M. Ardail s'était appliqué, durant des années, à rassembler les produits les plus remarquables d'un art qu'il pratique lui-même. Il a donné sa collection au Musée nouveau, comme une sorte de cadeau de baptême. Le choix n'en a été déterminé par aucune préférence d'école ou de genre, mais seulement par le souci d'obtenir les articles les plus beaux, les plus caractéristiques et les plus rares. Certains numéros sont du plus grand prix. Il en est d'autres dont l'acquisition constitue un véritable tour de force de furetage.

Tout près et de plain-pied, on revient un instant à l'architecture en donnant un coup d'œil au petit oratoire, élégante construction du xiii^e siècle, dont la grâce et la pureté de lignes ont été mises en évidence par les Amis du Vieux Château.

A l'étage supérieur est installé le musée de peinture. Presque toutes les toiles sont modernes et se diversifient le plus agréablement du monde par le genre du sujet et par le procédé d'exécution. M. Marché nous les présente dans les formes, mais, parmi celles qui se recommandent toutes seules, il en est une au moins dont il nous laisse le soin de découvrir et de complimenter l'auteur.

Beaucoup de ces toiles ont été offertes par les peintres qui fréquentent Nemours et les villages d'alentour. Ce sont comme

les ex-voto que des mains pieuses suspendent aux murs d'un sanctuaire. Les pèlerins ont tenu à payer cette dette de reconnaissance au pays consacré où s'entretient religieusement le culte du beau. Devant ces fruits récents, on constate que les colonies artistiques de Nemours, de Saint-Pierre-lès-Nemours, de Grès sur-Loing, de Montigny, de Marlotte n'ont rien perdu de leur sève généreuse d'autrefois. Certaines signatures sont de noms exotiques. C'est que les peintres étrangers n'ont cessé de planter leurs chevalets sur cette terre où les attirent les commodités du séjour, le prestige d'une longue tradition et les séductions d'un paysage dont les traits et la lumière même sont comme pénétrés du souvenir d'œuvres magistrales. Voilà une forme de l'internationalisme que personne, assurément, ne répugnera à admettre et dont le Musée de Nemours s'honore de manifester les signes.

Cependant, les adeptes de l'archéologie préhistorique ont les yeux cloués aux vitrines où est exposée la série de silex taillés constituée par M. Edmond Doigneau. La région de Nemours fut, à l'époque paléolithique, le siège d'un atelier important, dont le sol incorpora les produits variés. Un archéologue d'une sagacité rare et d'une patience infatigable se trouvait à point pour exploiter ce gisement. M. Doigneau compte parmi les fondateurs de la Société d'Archéologie ; il prit une part assidue aux travaux de la Section de Fontainebleau, et nos anciens ont gardé le souvenir du savant confrère qui les tenait au courant de ses découvertes répétées ; les nouveaux savent gré à cet esprit exact d'avoir mis un peu de discipline dans des études vers lesquelles on avait commencé à se précipiter avec plus d'entrain que de méthode. Les objets recueillis, identifiés et classés par M. Doigneau ont été confiés au Musée de Nemours, qui conserve fidèlement ce vénérable dépôt. M. Ernest Marché interprète les vestiges de l'industrie de nos lointains ancêtres avec la même aisance que, l'instant d'avant, il expliquait la technique et détaillait le mérite des peintres, ses rivaux. C'est que, décidément, l'anthropologie primitive est bien une science nemourienne ; d'ailleurs, ne suffisait-il pas qu'une science eût logé ses exemples dans les murs du vieux château pour que l'aimable président en fît aussitôt sa chose ?

On gagne le donjon par un passage couvert dont on remarque la toiture, d'une charpenterie élégante. La caravane, pour

l'ascension, s'insinue dans l'escalier en spirale obligé. A la plate-forme un magnifique panorama saisit les arrivants, brusquement, de toute son étendue, comme à l'issue d'un tunnel. C'est un immense archipel de bocages, de massifs forestiers, de plantations fruitières. Par endroits, le sol s'exhausse en des monticules boisés, fléchit en des vallons buissonneux et se relève en des coteaux tapissés de vignes. Au nord, la grande forêt ferme l'horizon de sa masse compacte et sombre, mais, des autres côtés, le regard se promène indéfiniment sur une mosaïque de feuillages. Le Loing, avec les touffes de saules de ses berges, avec les doubles files de peupliers qui le bordent par places, avec ses îlots couronnés d'arbrisseaux, divise le tableau d'une bande de verdure plus fraîche que le reste. Comme pour rompre l'uniformité de ce décor végétal, ici, une butte rocheuse laisse apparaître, à travers son enveloppe de chênes et de pins, des blocs de grès aux formes étranges; là, une carrière de sable resplendit ainsi qu'un dépôt de neige. La haute tour ébréchée de Larchant se dresse dans le lointain d'un air qui provoque le souvenir. A nos pieds, dans l'ovale que décrivent les bras de la rivière, les toits de la ville étincellent au soleil et tout près, à portée de la main, croirait-on, s'effile la fine aiguille du clocher de Saint-Jean.

C'est l'église paroissiale que nous rencontrons, aussitôt sortis de l'enceinte du château, car les seigneurs de Nemours ont tenu à placer à l'ombre du donjon l'église qu'ils fondaient pour recevoir les reliques de saint Jean-Baptiste¹. La tour carrée,

¹ Un des excursionnistes, ou, plutôt, par la voix de celui-ci, M. Emile Richemond, le savant historien de la Maison de Nemours, eut, à ce moment, l'occasion, sinon de corriger une erreur, du moins d'écarter une notion erronée que la lecture des Guides pourrait suggérer. Les reliques de saint Jean-Baptiste que l'église était destinée à abriter n'ont pas été rapportées de Terre-Sainte par Gautier de Nemours, comme le donneraient à entendre les termes dont on s'est servi parfois pour indiquer le sujet de la grande verrière historique qui domine le maître-autel et comme on est d'autant plus tenté de l'admettre que Gautier de Villebeon, ensuite seigneur de Nemours, prit part, en effet, à la croisade de 1147. Si ce pieux trésor, de provenance orientale à la vérité, arriva à Nemours, ce fut par une voie différente. Des religieux de l'ordre de saint Augustin avaient été envoyés en France par le patriarche de Jérusalem afin de recueillir les aumônes nécessaires pour couvrir les frais de l'achèvement d'un temple qu'on bâtissait à Sébastie, à l'endroit où des ossements, reconnus pour ceux du Précurseur, avaient été découverts. Selon l'usage du temps, ils apportaient avec eux, pour stimuler la générosité des fidèles, quelques parcelles du corps saint. Restés en détresse à Nemours, ils furent hébergés par Gautier. Ce dernier, convaincu que la présence des reliques serait pour le bourg une sauvegarde et une source de profits, entreprit la construction

qui fait façade, accolée au pignon du mur de la nef, semble embarrassée dans la toiture, et l'édifice, considéré de ce côté, prend un peu l'apparence d'un animal dont le cou se détacherait mal de l'épine dorsale. La flèche, en revanche, part d'un élan hardi, comme une fusée d'ardoise. Au dedans, le vaisseau offre de nobles proportions. Les artistes de la Renaissance, qui ont brodé sur ce canevas gothique, y ont prodigué leurs plus riches motifs. Telle clef pendante de la voûte est une merveille de sculpture ornementale.

Ayant obtenu la grâce d'être conduits par un maître paysagiste, c'eût été un vif désappointement pour tous que de quitter Nemours sans avoir entrevu quelque'un de ces menus sites par lesquels la ville est renommée, sans avoir surpris le moindre de ces aspects mi-urbains, mi-rustiques, qui enchantent les touristes et captivent les peintres. On s'engage, d'un pas hâtif et un peu timoré — car déjà l'heure insiste — le long des Vieux Fossés, où de pittoresques maisons, baignant leurs assises dans l'eau dormante du canal, alternent avec les lavoirs domestiques. Après nous avoir signalé les coins les plus originaux, l'ordonnateur de nos spectacles nous ramène sur le Grand Pont et, là, nous place vis-à-vis du motif type, de la chose à retenir. Devant nous, l'église Saint-Jean, dominant les tilleuls du quai, mire dans la rivière sa grappe d'absidioles légères, tandis que, vers la droite, s'ébauchent les perspectives d'une petite Venise bourgeoise et familière. C'est bien là le tableau exemplaire, celui qui réalise, dans une harmonie suprême, la combinaison de la pierre, du feuillage et de l'eau, qui est la caractéristique du paysage nemourien.

C'est à la gare que nous prenons congé de nos cicerones, chaleureusement remerciés. Le train ébranlé, on voudrait capter une dernière image de la gracieuse ville; mais un rideau de

d'un édifice où elles fussent logées dignement et définitivement (voir *Recherches généalogiques sur la famille des seigneurs de Nemours* par E. Richemond, t. I, p. 56-57, et Pièces justificatives nos I et II).

M. Emile Richemond, à l'annonce de l'excursion de Nemours, avait en l'aimable pensée de communiquer au président de la Société d'Archéologie les honnêtes feuilles du magistral ouvrage dont le premier volume devait paraître peu de temps après. M. Senechal ayant lu ce livre minutieusement, la plume à la main, put, en plus d'une circonstance, faire bénéficier ses compagnons de route de la récente érudition qu'il y avait puisée. Il saisit avec empressement l'occasion que lui offre cette note d'adresser à l'éminent érudit, que la Société s'honore aujourd'hui de compter parmi ses adhérents, l'expression de la reconnaissance commune.

grands arbres, ainsi qu'une persienne jalouse, s'interpose entre Nemours et nous ; car Nemours est une personne fière et même un peu farouche, et, comme les nobles dames qui, naguère, tenaient leur cour entre les épaisses murailles de son château, elle ne dispense la vue de ses charmes qu'à ceux là qui ont franchi son seuil.

